

Hélène DEVISSAGUET, Prof. en Classes Préparatoires au Lycée Condorcet, à Paris,
Cours interactif de philosophie donné dans le cadre du Projet *Europe, Éducation, École*
Diffusion en visioconférence le 05 décembre 2013, de 10h10 à 12h00
En direct : <http://melies.ac-versailles.fr/projet-europe/visio/>
En différé : <http://www.dailymotion.com/projeteee>
Programme : <http://www.coin-philo.net/eee.13-14.prog.php>
Contact : c.michalewski@crdp.ac-versailles.fr

AVOIR LE TEMPS

« Avoir le temps » : expression des plus communes, des plus usuelles tant elle renvoie à nos pratiques quotidiennes : « j'ai le temps » ou « je n'ai pas le temps » sont les réponses que nous apportons à nos interrogations sur nos possibilités de faire quoi que ce soit, nous évaluons alors le temps dont nous disposons.

Mais disposons-nous du temps comme nous disposons de n'importe quelle chose matérielle ? Avons-nous le temps comme nous possédons un objet ? Avoir le temps signifie-t-il en disposer, le posséder, le maîtriser, en jouir ? On conseille à l'élève en devoir de bien maîtriser son temps ; on mesure le temps ; nous souhaitons jouir d'assez de temps pour accomplir ce qui nous tient à cœur... Mais ces expressions supposent que le temps soit quelque chose, or il n'est ni un objet ni une qualité des objets. Quel est-il ? Où est-il ?

Si ces premières questions relatives à l'objectivité du temps ne nous apportent pas de réponses pleinement satisfaisantes, peut-être pouvons-nous déplacer notre questionnement : n'aurait le temps qu'un être temporel. Ainsi « avoir le temps » désignerait moins la possession d'une chose que l'attribution d'une propriété, propre à l'homme, le seul être à avoir le temps. Le temps est un existential. Mais devient alors manifeste que cet être fini n'a justement pas tant le temps que cela, puisque dès la naissance, il est déjà prêt à mourir. Apparaissent alors comme autant d'illusions de courir après le temps ou de prétendre avoir tout le temps devant nous. Être temporel : quelle est cette temporalité de l'existence ?

Être temporel, être celui qui « a » le temps, que cela signifie-t-il au juste ? On peut encore l'entendre autrement. N'aurions-nous le temps, qu'à la faveur d'une donation ? Nous serions amenés à penser non plus un temps pris, mais un temps donné : le temps qu'il nous est donné. Que cela donne-t-il ? Pourquoi l'homme en est-il le destinataire ?

Textes

« §4. Exposition métaphysique du concept de temps

1. Le temps n'est pas un concept empirique ou qui dérive d'une expérience quelconque. En effet, la simultanéité ou la succession ne tomberaient pas elles-mêmes sous la perception, si la représentation du temps ne lui servait *a priori* de fondement. Ce n'est que sous cette supposition que nous pouvons nous représenter une chose comme existant en même temps qu'une autre (comme simultanée) ou dans un autre temps (comme la précédant ou lui succédant).

2. Le temps est une représentation nécessaire qui sert de fondement à toutes les intuitions. On ne saurait supprimer le temps lui-même par rapport aux phénomènes en général, quoique l'on puisse bien retrancher les phénomènes du temps [par la pensée]. Le temps est donc donné *a priori*. Sans lui, toute réalité des phénomènes est impossible. On peut les supprimer tous, mais lui-même (comme condition générale de leur possibilité) ne peut être supprimé. (...)

4. Le temps n'est pas un concept discursif, ou, comme on dit, général, mais une forme pure de l'intuition sensible. Les temps différents ne sont que des parties d'un même temps. Or, une représentation qui ne peut être donnée que par un seul objet est une intuition. (...)

§6 Conséquences tirées de ce qui précède

A – Le temps n'est pas quelque chose qui existe en soi ou qui soit inhérent aux choses comme une détermination objective, et qui, par conséquent, subsiste quand on fait abstraction de toutes les conditions subjectives de leur intuition. Dans le premier cas, il faudrait qu'il fût quelque chose qui existât réellement sans objet réel ; dans le second, étant une détermination ou un ordre inhérent aux choses mêmes, il ne pourrait être donné avant les objets comme leur condition, ni être, *a priori*, connu ou perçu intuitivement par des propositions synthétiques. Rien n'est plus facile, au contraire, si le temps n'est que la condition subjective de toutes les intuitions que nous pouvons avoir. Alors, en effet, cette forme de l'intuition interne peut être représentée antérieurement aux objets, et par conséquent *a priori*.

B – Le temps n'est autre chose que la forme du sens interne, c'est-à-dire de l'intuition de nous-mêmes et de notre état intérieur. En effet, il ne peut être une détermination des phénomènes extérieurs : il n'appartient ni à une figure, ni à une position, etc. ; mais il détermine le rapport des représentations dans notre état intérieur. Et précisément parce que

cette intuition intérieure ne fournit aucune figure, nous cherchons à réparer ce défaut par l'analogie ; nous représentons la suite du temps par une ligne qui s'étend à l'infini et dont les diverses parties constituent une série qui n'a qu'une dimension, et nous concluons des propriétés de cette ligne à celles du temps, avec cette seule exception que les parties de la première sont simultanées, tandis que celles du second sont toujours successives. (...)

C – Le temps est la condition formelle *a priori* de tous les phénomènes en général. L'espace, comme forme pure de toute intuition externe, ne sert de condition *a priori* qu'aux phénomènes extérieurs. Au contraire, comme toutes les représentations, qu'elles aient ou non pour objet des choses extérieures, appartiennent toujours par elles-mêmes, en tant que déterminations de l'esprit, à un état intérieur, et que cet état intérieur, toujours soumis à la condition formelle de l'intuition interne, rentre ainsi dans le temps, le temps est une condition *a priori* de tous les phénomènes en général, la condition immédiate des phénomènes intérieurs (de notre âme), et, par là même, la condition médiate des phénomènes extérieurs. Si je puis dire *a priori* que tous les phénomènes sont dans l'espace, et qu'ils sont déterminés *a priori* suivant les relations de l'espace, je puis dire d'une façon tout à fait générale du principe du sens interne, que tous les phénomènes en général, c'est-à-dire tous les objets des sens, sont dans le temps et qu'ils sont nécessairement soumis aux relations du temps.

Si nous faisons abstraction de notre mode d'intuition interne et de la manière dont, au moyen de cette intuition, nous embrassons aussi toutes les intuitions externes dans notre faculté de représentation, et si, par conséquent, nous prenons les objets comme ils peuvent être en eux-mêmes, alors le temps n'est rien ; Il n'a de valeur objective que relativement aux phénomènes, parce que les phénomènes sont les choses que nous regardons comme *des objets de nos sens* ; mais il n'a plus de valeur objective dès qu'on fait abstraction de la sensibilité de notre intuition, ou de ce mode de représentation qui nous est propre, et que l'on parle *des choses en général*. Le temps n'est donc autre chose qu'une condition subjective de notre humaine intuition (laquelle est toujours sensible, c'est-à-dire ne se produit qu'autant que nous sommes affectés par des objets) ; en lui-même, en dehors du sujet, il n'est rien. Il n'est pas moins nécessairement objectif par rapport à tous les phénomènes, par conséquent aussi à toutes les choses que peut nous offrir l'expérience. (...)

Toutes ces considérations établissent donc la *réalité empirique* du temps, c'est-à-dire sa valeur objective par rapport à tous les objets qui peuvent jamais être donnés à nos sens. Et comme notre intuition est toujours sensible, il ne peut jamais nous être donné dans l'expérience aucun objet qui ne rentre sous la condition du temps. Nous combattons donc toute prétention du temps à *une réalité absolue*, comme si, même abstraction faite de la forme de notre intuition sensible, il appartenait absolument aux choses, à titre de condition ou de propriété. (...) Il faut donc admettre l'*idéalité transcendantale* du temps en ce sens que, si l'on fait abstraction des conditions subjectives de l'intuition sensible, il n'est plus rien, et qu'il ne peut être attribué aux choses en soi (indépendamment de leur rapport avec notre intuition) soit à titre de substance, soit à titre de qualité. »

KANT, *Critique de la raison pure*, Esthétique transcendantale, deuxième section : Du temps.

« En un tel être vers sa fin, le Dasein existe proprement en entier comme l'étant que, « jeté dans la mort », il peut être. Il n'a pas une fin à laquelle il cesse simplement, mais il existe en tant que fini. L'avenir propre que la temporellité tempore primitivement et qui constitue le sens de la résolution en marche, se révèle ainsi lui-même comme fini. Pourtant même si je n'y suis plus, « le temps ne poursuit-il pas son cours » ? Et même ne peut-il y avoir encore « dans l'avenir » beaucoup de choses et ne peut-il en arriver en quantité illimitée ?

A ces questions il faut répondre affirmativement. Toutefois elles ne contiennent aucune objection contre la finitude de la temporellité originale – parce qu'avec elles il ne s'agit plus du tout de celle-ci. La question n'est pas de savoir ce qui peut bien encore arriver « dans la suite du temps » ni quelle rencontre « réserve ce temps » à qui s'en vient jusqu'à soi, mais, au contraire, comment « s'en venir jusqu'à soi » se détermine lui-même originalement comme tel. Sa finitude n'énonce pas en priorité une cessation ; elle est un caractère de la temporellité elle-même. (...) Avec la thèse de la finitude originale de la temporellité, il ne s'agit pas de contester que « le temps continue » ; elle doit uniquement fixer la temporellité originale dans son caractère phénoménal qui se montre dans ce que projette la projection existentielle originale du Dasein lui-même ».

HEIDEGGER, *Etre et temps*, traduction F. Vezin, Gallimard, p. 390

« Un donner qui ne donne que sa donation, mais qui, se donnant ainsi, pourtant se retient et se soustrait, un tel donner nous le nommons : destiner »

HEIDEGGER, *Temps et être, in Questions IV*, Gallimard, p. 23